

Bulletin météorologique.

Washington, 6 octobre — In- dication pour la Louisiane—Temp- ondes dans la matinée, beau dan- la journée; vents variables légers et frais.

L'EXPOSITION DE 1900.

Le duc de Connaught, retour des grandes manœuvres, vient de visiter les chantiers de l'Exposition, accompagné de sa nombreuse suite.

Reçu par M. Alfred Picard, commissaire général, le duc de Connaught s'est longuement arrêté devant les maquettes des nouveaux palais et du pont Alexandre III, qu'il a beaucoup admirées. Il a paru aussi s'intéresser vivement aux chantiers des palais et du pont, et, en se retirant, il a fait part à M. Alfred Picard de son désir de visiter de nouveau les travaux de l'Exposition à son prochain voyage à Paris, qui aura lieu au mois de novembre.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie, de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$13... Un an | \$6... 6 mois | \$3... 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraisant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3... Un an | \$1.50... 6 mois | \$1... 4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner, envoient leur adresse aux marchands.

Les agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Conquêtes économiques.

LE JAPON.

Les conquêtes, coloniales et autres, fruit de la force, de la supériorité des armes, sont une belle chose; elles flattent l'amour-propre des peuples; mais elles sont souvent un mirage trompeur qui cause bien des mécomptes et de cruelles déceptions. Que de peines et d'argent elles coûtent! Que de sang elles font verser! Il ne nous faut pas aller chercher bien loin, dans l'histoire des peuples du vieux monde, des preuves de cette triste vérité. Lui-même, à l'ouest des Etats-Unis, ne voyons-nous pas notre armée régulière sans cesse en lutte avec les Indiens, et exposée à chaque instant, à des surprises terribles, à des défaites navrantes qui jettent la tristesse dans le pays et le deuil dans les familles?

Voilà bien longtemps que dure cette situation. Sommes-nous beaucoup plus avancés que le premier jour? La tâche accomplie, n'est-elle pas toujours à recommencer, et ne ressemble-t-elle pas trop à la toile de Pénélope?

Il n'en est pas de même des conquêtes commerciales. Celles-là sont bien autrement utiles et fructueuses. Elles ne font pas verser le sang; elles répandent partout le bien-être et l'abondance; les envahis ne sont-ils pas les premiers à bénir leurs vainqueurs, leurs envahisseurs?

Voilà les conquêtes pacifiques que font les Etats-Unis dans l'extrême Orient; au Japon, pas exemple. Ils ne sont pas obligés de se procurer une formidable marine qui leur coûte des centaines de millions et ne font que porter la ruine et la mort chez leurs adversaires. Ce sont ces derniers, guidés par le sentiment de leur propre intérêt, viennent acheter les produits de l'Union. La conquête, au lieu d'éloigner les deux peuples l'un de l'autre et de semer la haine entre eux, ne fait que les rapprocher et multiplier leurs relations commerciales, politiques et sociales.

Qu'on lise dans nos dépêches les chiffres qui constatent les progrès faits par notre commerce de cotonnades au Japon et en Chine, et l'on comprendra que là est la véritable politique à suivre par les peuples modernes; non dans des conquêtes territoriales qui exigent de nombreuses armées permanentes, et enlèvent à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, une grande partie des bras dont ils ont besoin.

LE COMMANDANT ESTERHAZY A LONDRES.

Un rédacteur du "Daily News" prétend avoir vu Esterhazy dernièrement, à la gare de Charing-Cross, au moment où il allait partir pour Paris. Interviewé, l'ex-commandant aurait fait les déclarations suivantes.

"Après le suicide du colonel Henry, a dit l'ex-commandant, j'ai déclaré au général de Pellieux qu'il serait impossible d'arrêter les choses, et que ce mouvement serait formidable. J'ai écrit à M. de Cavagnac une lettre, très documentée, exposant les points saillants de l'affaire; il a refusé de me recevoir. On avait résolu ma rui-

ne, en me jetant par-dessus bord, et je résolus de fuir. Le général de Pellieux aurait dû savoir que le document du colonel Henry était faux. Je lui avais dit, à la Cour d'assises, qu'on ne pouvait rien bâtir sur un tel document; il ne m'écouta pas. "J'ai dit au ministre qu'il y avait plusieurs officiers qui lui cachait la vérité, je lui ai offert de le lui prouver; il a refusé de m'écouter. "Il n'y avait que trois personnes qui savaient la vérité: le colonel Sandherr, le colonel Henry et moi. Les deux premiers sont morts, je suis seul maintenant à connaître les secrets."

Esterhazy se plaint du traitement qu'on lui a infligé en prison. Il raconte qu'il a écrit à M. Martin, commissaire aux délégations judiciaires, qu'il ne comparaitrait pas devant lui parce qu'il n'avait aucune confiance dans la justice et qu'il craignait d'être mis en état d'arrestation; mais M. Martin aurait sommé M. Esterhazy de comparaître, sur la demande de son cousin.

L'ex-commandant a confirmé qu'il avait défendu à un journal, par l'intermédiaire de son solliciteur, de publier un document qu'il lui avait remis, Esterhazy a ajouté:

"Je n'ai pas encore adopté une attitude hostile à l'égard de mon pays, ni causé de préjudice à mes anciens chefs; mon intention est de publier un livre qui fera la lumière sur l'affaire Dreyfus."

M. Cavagnac a commis une erreur en me poursuivant, car, du même coup, il atteignait son cousin, le colonel du Paty de Clam. "Le général Billot m'a déjà offert ma pension de retraite, je l'ai refusée. Je ne sais pas encore si je ferai usage des documents qui sont en ma possession; cela dépendra de la marche des événements."

D'après le "Daily News", le commandant Esterhazy habitait avec un ami dans Saint-James Palace, où il passait pour un comte italien.

SUR LE HAUT-NIL.

Le Bahr-el-Ghazal.

L'importance du Bahr-el-Ghazal, où les missions Liotard et Marchand viennent d'opérer depuis deux ans, a été signalée par un certain nombre de voyageurs qui, tous, s'accordent à reconnaître que cette région est l'une des plus intéressantes du Soudan égyptien.

L'un des derniers témoignages est celui de Slatin-pacha, officier autrichien qui passa au service du Khédive en 1879, devint gouverneur du Darfour, et fut fait prisonnier des mahdistes en 1884, après la capitulation de sa capitale. Pendant onze années Slatin-pacha demeura entre leurs mains. Il a donc acquis, à ses dépens, une sérieuse connaissance des questions soudanaises. Voici l'opinion qu'il a formulée sur le Bahr-el-Ghazal dans son livre récent, "Fer et feu au Soudan."

"Cette province, dit-il, embrasse un territoire excessivement fertile, d'une énorme étendue, arrosé par un labyrinthe de fleuves, couverts de forêts dans lesquelles les éléphants abondent. Le sol est extraordinairement bon et productif; il y a principalement une grande quantité de cotonniers et d'arbres à caoutchouc. D'immenses troupeaux trouvent une nourriture abondante dans les vallées, où croît une herbe excellente. "La population peut bien s'élever à cinq ou six millions d'âmes, de nature guerrière, capables de faire de bons soldats. "De plus, les constantes hostilités entre les nombreuses tribus empêchent toute coopération et toute unité; c'est pourquoi il

serait facile à une puissance étrangère, même avec des moyens modestes, de pénétrer dans cette province morcelée par la politique, et de s'y maintenir. "Le port du Bahr-el-Ghazal était Mechra-el-Reck, que les bateaux à vapeur de Khartoum touchaient régulièrement, s'ils n'étaient pas retenus, ce qui arrivait fréquemment, par la végétation flottante obstruant parfois le cours du Nil supérieur. "Juste au sud de Fachoda, le fleuve émerge de ce qui peut avoir été le lit d'un ancien lac. Dans ce grand marais coule un grand nombre de ruisseaux qui serpentent, et qui charrient sont complètement formés et forment une véritable barrière au travers de laquelle le voyageur doit fréquemment faire son chemin au moyen de pépées et de la hache. L'expédition de sir Samuel Baker (1870-74) a été retenue de ce fait pendant une année.

"La position géographique et stratégique de cette province, en la comparant au reste du Soudan, rend la possession du district du Bahr-el-Ghazal d'une absolue nécessité. Un pouvoir étranger indifférent aux intérêts égyptiens, ayant à ses ordres les vastes ressources de cette grande contrée, qui sont estimées à une beaucoup plus grande valeur, aussi bien en hommes qu'en matériel, que celles d'aucune autre partie de la vallée du Nil, se placerait dans une prédominance telle, qu'il mettrait en danger une occupation quelconque par l'Egypte de ses provinces perdues. Une tentative faite pour conquérir le Nil au-dessus de Mechra-el-Reck ou du Bahr-el-Ghazal ou Bahr-el-Arab, rencontrerait sans doute une résistance de la part des mahdistes; mais si une telle tentative réussissait, elle aboutirait probablement à leur destruction."

Les mahdistes, mis en déroute devant Khartoum par les troupes anglo-égyptiennes, ne sont probablement plus à craindre, et la question ne se présente plus aujourd'hui comme l'indiquait Slatin-pacha.

Le Commandant MARCHAND.

DE TOUT UN PEU.

Les bijoux et les dentelles de l'impératrice d'Autriche.

D'après un journal de Vienne, les bijoux laissés par la défunte impératrice d'Autriche ont une valeur de cinq millions de florins. Les dentelles, pour lesquelles la malheureuse souveraine professait une véritable passion, représentent aussi une somme énorme, trois millions de florins, dit-on. Presque tous ces dentelles provenaient de Belgique. L'impératrice s'était à en orner les toilettes de la princesse Gisèle et de l'archiduchesse Marie-Valérie.

Une dame de la cour était chargée de veiller sur ce trésor. Toutes les dentelles reviendront à la princesse Gisèle.

Au cimetière Picpus.

M. Ferdinand Peck, commissaire général des Etats-Unis à l'Exposition de 1900, et tout en étant-major ont visité, au lendemain de leur arrivée à Paris, le cimetière de Picpus pour rendre hommage au général Lafayette.

Ils ont placé sur la tombe du grand ami des Américains une magnifique couronne avec une inscription ainsi conçue: "Un tribut à la mémoire du général Lafayette, du commissaire général des Etats-Unis et son état-major à l'Exposition de 1900 (21 septembre 1898)."

L'usage de la morphine en Prusse.

Un docteur vient de faire la statistique du nombre d'individus qui meurent en Prusse, empoisonnés par la morphine. Il en a compté jusqu'à 135 cas dans une année, soit 80 hommes et 55 femmes.

Parmi les hommes il y avait 20 docteurs en médecine, 2 pharmaciens et 2 gardes-malades qui moururent presque tous entre 30 ans et 40 ans.

Chez les femmes, on remarque des femmes de docteur, des rentières, en outre, cocainistes.

Si l'on en croit le "Philosophical Journal", organe officiel du spiritisme américain, une certaine da-

me Loege, qui exerce à Bringhampton, dans l'Etat de New York, les fonctions lucratives de médium, est la propre cousine d'André, l'explorateur du pôle. C'est l'audacieux aéronaute, spiritée lui-même, qui l'aurait initiée aux arcanes des sciences occultes. Mme Loege se dit en mesure de donner à l'univers anxieux des nouvelles certaines de son aventureux cousin. Peu de temps après le départ d'André, elle fut réveillée au milieu de la nuit par la visite d'un spectre à face humaine, qui, sans parler, lui fit signe de la suivre. Elle se leva; portée par une force inconnue, elle s'éleva dans les airs, vit sous ses pieds des villes, des campagnes, des fleuves et finit par planer au-dessus d'un océan où s'avancait un promontoire glacé.

A ce moment, le fantôme lui enjoignit de regarder le ciel et elle vit sur sa tête briller l'étoile polaire. Alors, continuant sa course, elle aperçut un autre promontoire où se dressait une tente formée des débris d'un aérostat; à l'intérieur de cette tente dormaient, allongés près d'un feu, quelques hommes en qui elle reconnut André et ses compagnons. La force qui l'emportait, lui fit traverser encore une région de ténébre et, quand elle reprit connaissance, elle se retrouva sur son lit, dans sa chambre de Bringhampton qu'éclairait un soleil joyeux. Mme Loege conclut naturellement de ce rêve qu'André est arrivé au pôle, qu'il se porte à merveille et qu'il va prochainement revenir sain et saut.

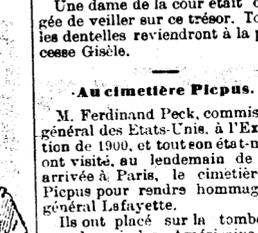
Au commencement de 1896, Marchand rentre en France. Il est promu officier de la Légion d'honneur. Immédiatement, il prépare sa grande expédition: rejoindre le Congo au Nil.

Le 23 juin 1896, il quittait Loango et arrivait le 22 juillet à Loango. Là, il organisait sa mission, recrutait ses Sénégalais et ses porteurs, se disposait à rejoindre dans le Haut-Oubanghi l'administrateur Liotard, qui devait lui servir d'éclaircur.

Théâtre de l'Opéra.

Dans une lettre qui vient d'être reçue ici et qui nous est communiquée, M. Charley annonce qu'il sera à la Nouvelle-Orléans dans la première quinzaine d'octobre, et nous croyons savoir qu'il sera parmi nous du 10 au 12.

Nous lisons dans le "Moniteur des Théâtres", de Paris, les lignes suivantes:



M. GIBERT.

Gibert est né à Jonquières (Gard). Il entra au Conservatoire en 1854 et y resta trois années, travaillant dans les classes de Crosti, Obin, Heyberger. Prix de chant, de solfège et d'opéra.

Sorti en 1857, il est engagé par M. Miral, directeur du théâtre des Arts de Rouen, où il débute, le 4 novembre, dans la Favorite.

A chanté à Rouen, le répertoire d'opéras et créé le "Tribut de Zamora et le Châli".

Choisi par M. Massenet pour créer à l'Opéra-Comique le rôle de Roland d'Esclarmonde, qu'il chante cent fois de suite.

Il crée ensuite: Dante, de Benjamin Godard; Kassia, de Leo Delibes; Enquerrande, de Chapuis; Cavalleria Rusticana, de Mascagni; et chante en outre le Roi d'Ys, Di-mitri, les Troyens, Lakmé, Richard Cœur de Lion.

En 1893, il entre à l'Opéra et débute dans "L'Africain", puis chante "Lohengrin" et "Roméo".

Pendant son séjour à l'Opéra-Comique et à l'Opéra, Gibert chante aux concerts Lamoureux, la Cloche, de Vincent d'Indy, Tristan et Yseult, et avec Mme Materna, de Yvonne,

en allemand, le Crépuscule des Dieux. Aux concerts d'Harcourt, il interprète la première audition des Maîtres Chanteurs, d'Alfred Ernst, et celle de la Walkyrie.

Pendant la saison d'hiver 1894-1895, à Monte-Carlo où sous la direction Gunzbourg, il reprend l'Armide, de Gluck.

Engagé à la Monnaie pour la saison 1895-1896, il y chante le répertoire, puis quitte Bruxelles pour Bordeaux où il reste deux ans sous la direction Gravière. Il interprète avec le plus brillant succès, l'Africain, le Châli, Hérodiade, Sigurd, le Roi de Saba, la Juive, le Prophète, Lohengrin, Jérusalem, et crée Tanhauser et Uthello.

Retour à l'Opéra il y chante Tanhauser.

"La voix de Gibert, disait le Paris, lors de ses débuts, rappelle celle de Villaret en ses belles années, admirable d'homogénéité, d'émulsion naturelle; elle est d'une puissance peu commune dans les registres élevés et l'artiste est capable quelquefois de forcer le ton, ne se fatigue jamais."

Qu'on a dit à cet égard? M. Charley, l'habile directeur de l'Opéra de la Nouvelle-Orléans, qui nous avait enlevé déjà Mm. Fiorenza-Peters, nous enlève également Gibert. Voilà deux artistes de premier ordre qui nous quittent. Mais nous espérons les revoir l'an prochain sur notre première scène lyrique.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Les Dominos Roses, "Pink Dominoes", la jolie comédie en anglais, fait toujours de belles salles, au St-Charles. On y applaudit à chaque représentation. Les principaux rôles, Carl Smith Seeler, J. McCann, C. J. McKeogh, et les Misses L. Montgomery, Lamont R. Lieb et Crowell.

Puis viennent les variétés, Baby Lewis, le surs Lapage et, surtout, le Biographe, avec ses vues intéressantes, dont quelques unes très dramatiques; ainsi que Atkinson, l'homme-orchestre.

Crescent Théâtre.

Il y avait grande matinée, hier, au Crescent: Andrew Mack y a obtenu son succès ordinaire dans "An Irish Gentleman", qu'il enlève si brillamment.

Il est grandement question dans le monde des amateurs, de la pièce qui va se jouer dimanche—"At Gay Coney Island"—où sont groupés une foule de talents de tous les genres, entr'autres miss Hanlon. Il va sans dire que la pièce est extrêmement gaie et on ne peut plus amusante. Il n'en peut être autrement avec un pareil titre. Aussi les places s'enlèvent-elles rapidement d'avance.

Grand Opera House.

Le public sait évidemment gré au directeur Grenwald du coup hardi qu'il a tenté, et des avances qu'il a faites pour se procurer, cette saison, une troupe permanente de premier ordre: il le prouve en se rendant, tous les soirs aux représentations de "Pique", comme il l'avait fait pour la pièce précédente, comme il le fera pour celle qui va suivre.

Dimanche prochain, "The Gilt", une des meilleurs comédies du répertoire américain. Il y aura foule, après-demain, au Grand Opera House.

L'habitation du prince Victor Bonaparte.

Pressé Associés. Londres, 7 octobre.—Le correspondant du "Daily Mail" à Paris écrit: J'apprends qu'en vue de la pression exercée par sa famille et le parti bonapartiste le prince Victor Napoléon abdiquera en faveur de son frère, le prince Louis Napoléon, qui est considéré comme un ami personnel du Tsar Nicolas.

[A continuer]

physionomie. Mais ses temps étaient sillonnés de rides précoces et il avait les yeux fatigués. Il était garçon et menait la grande vie.

En voyant entrer la comtesse, il avait fait un mouvement qui pouvait passer pour un mouvement de surprise, bien que cette visite, qu'il attendait, ne fût pas une surprise pour lui.

Il enveloppa l'Italienne des flammes d'un regard concupiscent et lui indiqua du geste un fauteuil: —Veuillez prendre madame, la peine de vous asseoir.

Et il s'assit lui-même, tout plein de gravité, en carressant ses favoris et en arrangeant les pans de sa redingote. Il ne quittait pas des yeux la jeune femme qui se sentait gênée et un peu troublée de cet examen.

Elle expliqua néanmoins ce qui l'amenait. —En effet dit M. de Pompéry, je n'ai ce mois-ci rien reçu. Est-ce que moi je surprend le plus c'est que j'en ai pas été avisé de cette irrégularité... Je suis que M. Barberini est mort.

Le comte de Pompéry venait d'arriver. Il avait à peine en le temps d'ôter son pardessus, s-s gants.

C'était un homme de quarante-cinq ans passés, aux favoris gris-sonnants un crâne déjà chauve... Ses yeux étaient pleins et colorés, ce qui maintenait une apparence encore jeune à sa

physionomie. Mais ses temps étaient sillonnés de rides précoces et il avait les yeux fatigués. Il était garçon et menait la grande vie.

En voyant entrer la comtesse, il avait fait un mouvement qui pouvait passer pour un mouvement de surprise, bien que cette visite, qu'il attendait, ne fût pas une surprise pour lui.

Il enveloppa l'Italienne des flammes d'un regard concupiscent et lui indiqua du geste un fauteuil: —Veuillez prendre madame, la peine de vous asseoir.

Et il s'assit lui-même, tout plein de gravité, en carressant ses favoris et en arrangeant les pans de sa redingote. Il ne quittait pas des yeux la jeune femme qui se sentait gênée et un peu troublée de cet examen.

Elle expliqua néanmoins ce qui l'amenait. —En effet dit M. de Pompéry, je n'ai ce mois-ci rien reçu. Est-ce que moi je surprend le plus c'est que j'en ai pas été avisé de cette irrégularité... Je suis que M. Barberini est mort.

Le comte de Pompéry venait d'arriver. Il avait à peine en le temps d'ôter son pardessus, s-s gants.

C'était un homme de quarante-cinq ans passés, aux favoris gris-sonnants un crâne déjà chauve... Ses yeux étaient pleins et colorés, ce qui maintenait une apparence encore jeune à sa

ne, en me jetant par-dessus bord, et je résolus de fuir. Le général de Pellieux aurait dû savoir que le document du colonel Henry était faux. Je lui avais dit, à la Cour d'assises, qu'on ne pouvait rien bâtir sur un tel document; il ne m'écouta pas. "J'ai dit au ministre qu'il y avait plusieurs officiers qui lui cachait la vérité, je lui ai offert de le lui prouver; il a refusé de m'écouter. "Il n'y avait que trois personnes qui savaient la vérité: le colonel Sandherr, le colonel Henry et moi. Les deux premiers sont morts, je suis seul maintenant à connaître les secrets."

Esterhazy se plaint du traitement qu'on lui a infligé en prison. Il raconte qu'il a écrit à M. Martin, commissaire aux délégations judiciaires, qu'il ne comparaitrait pas devant lui parce qu'il n'avait aucune confiance dans la justice et qu'il craignait d'être mis en état d'arrestation; mais M. Martin aurait sommé M. Esterhazy de comparaître, sur la demande de son cousin.

L'ex-commandant a confirmé qu'il avait défendu à un journal, par l'intermédiaire de son solliciteur, de publier un document qu'il lui avait remis, Esterhazy a ajouté:

"Je n'ai pas encore adopté une attitude hostile à l'égard de mon pays, ni causé de préjudice à mes anciens chefs; mon intention est de publier un livre qui fera la lumière sur l'affaire Dreyfus."

M. Cavagnac a commis une erreur en me poursuivant, car, du même coup, il atteignait son cousin, le colonel du Paty de Clam. "Le général Billot m'a déjà offert ma pension de retraite, je l'ai refusée. Je ne sais pas encore si je ferai usage des documents qui sont en ma possession; cela dépendra de la marche des événements."

D'après le "Daily News", le commandant Esterhazy habitait avec un ami dans Saint-James Palace, où il passait pour un comte italien.

SUR LE HAUT-NIL.

Le Bahr-el-Ghazal.

L'importance du Bahr-el-Ghazal, où les missions Liotard et Marchand viennent d'opérer depuis deux ans, a été signalée par un certain nombre de voyageurs qui, tous, s'accordent à reconnaître que cette région est l'une des plus intéressantes du Soudan égyptien.

L'un des derniers témoignages est celui de Slatin-pacha, officier autrichien qui passa au service du Khédive en 1879, devint gouverneur du Darfour, et fut fait prisonnier des mahdistes en 1884, après la capitulation de sa capitale. Pendant onze années Slatin-pacha demeura entre leurs mains. Il a donc acquis, à ses dépens, une sérieuse connaissance des questions soudanaises. Voici l'opinion qu'il a formulée sur le Bahr-el-Ghazal dans son livre récent, "Fer et feu au Soudan."

"Cette province, dit-il, embrasse un territoire excessivement fertile, d'une énorme étendue, arrosé par un labyrinthe de fleuves, couverts de forêts dans lesquelles les éléphants abondent. Le sol est extraordinairement bon et productif; il y a principalement une grande quantité de cotonniers et d'arbres à caoutchouc. D'immenses troupeaux trouvent une nourriture abondante dans les vallées, où croît une herbe excellente. "La population peut bien s'élever à cinq ou six millions d'âmes, de nature guerrière, capables de faire de bons soldats. "De plus, les constantes hostilités entre les nombreuses tribus empêchent toute coopération et toute unité; c'est pourquoi il

serait facile à une puissance étrangère, même avec des moyens modestes, de pénétrer dans cette province morcelée par la politique, et de s'y maintenir. "Le port du Bahr-el-Ghazal était Mechra-el-Reck, que les bateaux à vapeur de Khartoum touchaient régulièrement, s'ils n'étaient pas retenus, ce qui arrivait fréquemment, par la végétation flottante obstruant parfois le cours du Nil supérieur. "Juste au sud de Fachoda, le fleuve émerge de ce qui peut avoir été le lit d'un ancien lac. Dans ce grand marais coule un grand nombre de ruisseaux qui serpentent, et qui charrient sont complètement formés et forment une véritable barrière au travers de laquelle le voyageur doit fréquemment faire son chemin au moyen de pépées et de la hache. L'expédition de sir Samuel Baker (1870-74) a été retenue de ce fait pendant une année.

"La position géographique et stratégique de cette province, en la comparant au reste du Soudan, rend la possession du district du Bahr-el-Ghazal d'une absolue nécessité. Un pouvoir étranger indifférent aux intérêts égyptiens, ayant à ses ordres les vastes ressources de cette grande contrée, qui sont estimées à une beaucoup plus grande valeur, aussi bien en hommes qu'en matériel, que celles d'aucune autre partie de la vallée du Nil, se placerait dans une prédominance telle, qu'il mettrait en danger une occupation quelconque par l'Egypte de ses provinces perdues. Une tentative faite pour conquérir le Nil au-dessus de Mechra-el-Reck ou du Bahr-el-Ghazal ou Bahr-el-Arab, rencontrerait sans doute une résistance de la part des mahdistes; mais si une telle tentative réussissait, elle aboutirait probablement à leur destruction."

Les mahdistes, mis en déroute devant Khartoum par les troupes anglo-égyptiennes, ne sont probablement plus à craindre, et la question ne se présente plus aujourd'hui comme l'indiquait Slatin-pacha.

DE TOUT UN PEU.

Les bijoux et les dentelles de l'impératrice d'Autriche.

D'après un journal de Vienne, les bijoux laissés par la défunte impératrice d'Autriche ont une valeur de cinq millions de florins. Les dentelles, pour lesquelles la malheureuse souveraine professait une véritable passion, représentent aussi une somme énorme, trois millions de florins, dit-on. Presque tous ces dentelles provenaient de Belgique. L'impératrice s'était à en orner les toilettes de la princesse Gisèle et de l'archiduchesse Marie-Valérie.

Une dame de la cour était chargée de veiller sur ce trésor. Toutes les dentelles reviendront à la princesse Gisèle.

Au cimetière Picpus.

M. Ferdinand Peck, commissaire général des Etats-Unis à l'Exposition de 1900, et tout en étant-major ont visité, au lendemain de leur arrivée à Paris, le cimetière de Picpus pour rendre hommage au général Lafayette.

Ils ont placé sur la tombe du grand ami des Américains une magnifique couronne avec une inscription ainsi conçue: "Un tribut à la mémoire du général Lafayette, du commissaire général des Etats-Unis et son état-major à l'Exposition de 1900 (21 septembre 1898)."

L'usage de la morphine en Prusse.

Un docteur vient de faire la statistique du nombre d'individus qui meurent en Prusse, empoisonnés par la morphine. Il en a compté jusqu'à 135 cas dans une année, soit 80 hommes et 55 femmes.

Parmi les hommes il y avait 20 docteurs en médecine, 2 pharmaciens et 2 gardes-malades qui moururent presque tous entre 30 ans et 40 ans.

Chez les femmes, on remarque des femmes de docteur, des rentières, en outre, cocainistes.

Si l'on en croit le "Philosophical Journal", organe officiel du spiritisme américain, une certaine da-

me Loege, qui exerce à Bringhampton, dans l'Etat de New York, les fonctions lucratives de médium, est la propre cousine d'André, l'explorateur du pôle. C'est l'audacieux aéronaute, spiritée lui-même, qui l'aurait initiée aux arcanes des sciences occultes. Mme Loege se dit en mesure de donner à l'univers anxieux des nouvelles certaines de son aventureux cousin. Peu de temps après le départ d'André, elle fut réveillée au milieu de la nuit par la visite d'un spectre à face humaine, qui, sans parler, lui fit signe de la suivre. Elle se leva; portée par une force inconnue, elle s'éleva dans les airs, vit sous ses pieds des villes, des campagnes, des fleuves et finit par planer au-dessus d'un océan où s'avancait un promontoire glacé.

A ce moment, le fantôme lui enjoignit de regarder le ciel et elle vit sur sa tête briller l'étoile polaire. Alors, continuant sa course, elle aperçut un autre promontoire où se dressait une tente formée des débris d'un aérostat; à l'intérieur de cette tente dormaient, allongés près d'un feu, quelques hommes en qui elle reconnut André et ses compagnons. La force qui l'emportait, lui fit traverser encore une région de ténébre et, quand elle reprit connaissance, elle se retrouva sur son lit, dans sa chambre de Bringhampton qu'éclairait un soleil joyeux. Mme Loege conclut naturellement de ce rêve qu'André est arrivé au pôle, qu'il se porte à merveille et qu'il va prochainement revenir sain et saut.

Au commencement de 1896, Marchand rentre en France. Il est promu officier de la Légion d'honneur. Immédiatement, il prépare sa grande expédition: rejoindre le Congo au Nil.

Le 23 juin 1896, il quittait Loango et arrivait le 22 juillet à Loango. Là, il organisait sa mission, recrutait ses Sénégalais et ses porteurs, se disposait à rejoindre dans le Haut-Oubanghi l'administrateur Liotard, qui devait lui servir d'éclaircur.

Théâtre de l'Opéra. Dans une lettre qui vient d'être reçue ici et qui nous est communiquée, M. Charley annonce qu'il sera à la Nouvelle-Orléans dans la première quinzaine d'octobre, et nous croyons savoir qu'il sera parmi nous du 10 au 12.

Nous lisons dans le